

*Rhabanus Maurus and the Vernacular Languages*

## 1 - CONSCIENCE LANGAGIERE: LATIN, GERMANIQUE, ROMAN.

L'Europe carolingienne se voulait chrétienne, latine et impériale. Les langues et les cultures qui ne satisfaisaient pas directement à cette trilogie n'avaient que difficilement accès à la conscience des intellectuels du temps et ne trouvaient que lentement place dans leur champ d'activités (Wolff:1982). C'est ainsi que l'apparition des langues et des cultures romanes à la surface événementielle se produisit par des chemins fort complexes. L'étude des phénomènes qui conduisirent à cette évolution/révolution a progressé de manière significative depuis peut-être trente ans. La tenue de ce colloque démontre à la fois la nouveauté des méthodes d'approche employées pour explorer ces siècles de changements sociolinguistiques, les succès remportés grâce à de nouveaux axiomes, et les lacunes que notre savoir est encore mis au défi de combler.

Le propre de cette période où naît le Moyen Age est d'offrir des champs de recherche parallèles et différenciés dans des domaines culturels distincts, selon qu'est pris en

considération le monde germanique ou le monde latin. J'ai cru utile à l'occasion de ce colloque d'apporter quelques éléments de comparaison et de référence pris à l'autre moitié du monde politique et culturel franc. Le triple problème de la naissance d'une langue nouvelle, de la prise de conscience de cette entité inconnue et de la consécration de ce changement par la mise au point d'une **scripta** qui rompe avec l'écriture traditionnelle se pose en termes quelque peu simplifiés dans le cas des langues germaniques par rapport aux langues romanes. En effet, sont pertinents dans ce dernier cas les deuxième et troisièmes niveaux du changement. Autrement dit, la différence linguistique étant donnée au départ, il s'agit pour les intellectuels de donner un statut à une langue ni latine ni sacrée (sur cet aspect, Borst: 1958) au sein de la culture latine, avant de consacrer cette acceptation par l'élaboration d'une graphie.

Je postulerais ici qu'étant donné l'unité culturelle, religieuse et intellectuelle qui a caractérisé la genèse de l'Europe (Banniard:1989), l'étude des faits sociolinguistiques d'outre Rhin peut faire progresser notre connaissance dans la genèse des langues romanes en général et d'oïl en particulier. La fragmentation politique n'a pas, à mon point de vue, dressé d'obstacle à ce que des effets rétroactifs jouent entre les domaines germaniques et romans. Le Vieil Anglais a été la première langue de l'Occident non sacrée et non latine à recevoir de Bède sa consécration culturelle et son statut intellectuel (Manitius, p.74). Trois siècles plus tard, Otfrid de Wissenbourg, fera de même pour le Vieil Haut Allemand, qu'il

promeut, non seulement dans la pratique, mais surtout dans la théorie, au rang de langue littéraire (Haubrichs:1982, p.188).

Entre ces deux dates se place la naissance officielle des langues romanes, proclamée, comme on le sait, à Tours en 813 et l'apparition des premiers monuments rédigés en **scripta romane**, à Strasbourg en 842. C'est en gros dans ce premier demi-siècle que se produisent donc les métamorphoses intellectuelles d'où surgissent tant les **scriptae** vernaculaires que les prodromes des littératures romanes et que les premiers monuments des littératures germaniques. La première grande figure de savant proprement germanique de ce temps, Raban Maur, le praeceptor Germaniae (Brunölzl: 1982) exerce son activité intellectuelle pendant que se produit cette maturation à laquelle il participe directement, puisque des traces écrites importantes de son enseignement en lingua theotisca ont été conservées (Manitius, p.301). Ses choix linguistiques sont donc apparemment très différents de ceux que fit peu avant lui son maître Alcuin qui ne s'est quasiment pas intéressé aux langues vernaculaires qu'il avait rencontrées, ni natale, ni adoptive (Banniard:1990, chap.6). Ils n'ont cependant pas encore la hardiesse créatrice d'Otfrid. D'une certaine manière, ils correspondent à la phase initiale pendant laquelle s'élabore la scripta d'oïl dans des scriptoria et surtout dans des têtes sur lesquelles nous ne disposons pas d'indications.

Pouvons-nous donc apprendre quelque chose sur ce sujet en nous adressant à Raban? Je crois que oui à condition de s'interroger sur l'unité de sa personnalité. En d'autres termes son oeuvre écrite (latine, naturellement) porte-t-elle, ne

serait-ce qu'indirectement, des indices d'où il ressortirait que son outillage mental était en train de changer par rapport à son maître en ce qui concerne les langues vernaculaires? Cela revient à se demander si sa mentalité de lettré et sa pratique sociolinguistique sont en harmonie.

## 2 - TENDANCES A L'INSULARISME LINGUISTIQUE?

L'héritage alcuinien, symbolisé par la volonté d'un retour à marches forcées vers une norma rectitudinis dans tous les domaines de la discipline chrétienne, revêt une importance si grande dans la pensée de Raban qu'on ne peut s'empêcher de céder à l'impression que son état d'esprit doit le pousser à se détourner complètement des realia langagiers de son peuple et de son temps. D'une manière générale, il a été reproché à l'abbé de Fulda, d'avoir totalement manqué d'esprit d'innovation et de n'avoir été qu'un compilateur. Cette attitude aurait notamment caractérisé son programme pastoral (Knöpfler: 1900, suivi par Manitius; mais contra, Bisanti: 1985). A la remorque d'Augustin, de Cassiodore et surtout d'Isidore, Raban n'aurait apporté dans son De clericorum institutione aucune nouveauté créatrice.

D'autre part il déploie répétitivement des éloges d'une discipline que les Pères avaient plus ou moins déchu de sa primauté intellectuelle, la grammatica. Faisant écho à Alcuin, Raban répond à travers les siècles aux avertissements de Grégoire I en affirmant: Inculpabiliter enim, immo laudabiliter hanc artem discit (De cler. inst., 3, 19). Il fait même l'éloge de la métrique classique (ib.), pourtant délaissée par Augustin dans son entreprise de communication avec les illettrés. Enfin il chante les louanges des maîtres vénérables comme Varron (De cler. inst., 3, 24). Son admiration n'est pas qu'allégation, puisqu'il rédige une volumineuse Excerptio de arte grammatica Prisciani, dont le clou, si j'ose dire, est un exposé détaillé

des mètres classiques, dans lesquels lui-même a composé une oeuvre poétique abondante (MGH, PAC, 2). Or, Priscien fut le plus savant, le plus exigeant et le plus complexe des grammairiens latins: source sûre d'une réaction langagière de haute volée.

Cette conclusion est confortée par les considérations dont Raban agrmente sa relecture des textes où Augustin prescrit la manière dont doit s'exprimer un prédicateur quand il s'adresse au peuple. On a, en effet, remarqué que l'abbé ne suit pas son guide jusqu'au bout, mais qu'au contraire de l'Africain, il demande à l'orateur de s'exprimer dans la forme latine la plus parfaite possible (BLUMENKRANZ: 1951). Toute idée de compromis avec un niveau de langue qui s'apparenterait au sermo humilis et surtout rusticus est ainsi évacuée de son enseignement. Raban engageait-il donc à son tour la communication orale dans la voie de l'insularisme linguistique?

Cependant, on relève dans son oeuvre un éloge appuyé de la rusticité (Sancta rusticitas solum sibi prodest, De cler. inst., 3, 27). Cette qualité semble plutôt ici morale que stylistique, mais ses connotations (confirmées par les commentaires qui accompagnent le passage) ne sont pas éloignées de considérations stylistiques. D'autre part, il a lu avec attention les préceptes par lesquels l'Africain recommande au pasteur d'adapter son langage aux capacités de compréhension de son public (De cler. inst., 3, 30; De eccl. disc., 1, De sacris ordinibus, PL, t.112, c.1193-1196). Enfin, les aménagements, les réécritures, qu'il fait subir à ses sources prouvent qu'il réfléchit de façon active aux questions qu'il analyse.

Cela a été confirmé pour une autre des grandes synthèses de Raban, le De rerum naturis (aussi intitulé De uniuerso): loin de n'être que le copiste servile d'Isidore et des encyclopédistes, il retaille le tissu des données pour bâtir un patron neuf; c'est ainsi qu'au lieu de commencer traditionnellement par un exposé sur les artes liberales, il ouvre son exposé par des questions de théologie (HEYZE: 1969). On a pu également démontrer que, dans un domaine relativement latéral de ses activités pastorales, le droit de l'Eglise, Raban sait choisir dans la tradition juridique ecclésiastique les règles qui correspondent aux besoins de son temps (KOTTJE, 1982).

Dans ces conditions, ce serait une solution de facilité de mettre au simple compte de son inertie intellectuelle les contradictions et les inadaptations que nous avons cru déceler. Elles sont en réalité le résultat d'un niveau de lecture insuffisant: précisément la conciliation entre cette apparente inadaptation et la force créative de Raban nous conduit à déceler en lui un état d'esprit neuf, effet et source de nouvelles structures culturelles.

### 3 - UNE CULTURE A DEUX FACES

On sort en effet de l'aporie en admettant que la dichotomie enregistrée correspond en réalité à un partage mental profond entre les deux faces d'une nouvelle culture chrétienne, dont l'une regarde vers les fastes de la tradition latine, et l'autre vers les premiers signes de la littérature vernaculaire. Raban est conscient de la nécessité de s'adapter aux temps modernes. Significativement le mot même de modernus fait partie de son vocabulaire. S'il rejette ce caractère dans des cas où il importe de souligner l'antiquité d'un récit édifiant (De vita b. M. Magdalenaе, Prol., PL, t.112, c.1573), il en assume au contraire la responsabilité lorsqu'il adresse à Lothaire un traité d'art militaire inspiré de Végèce, mais remanié ne forte ea scribere uiderer quae tempore moderno in usu non sunt (Tract. de anima, Praef., PL, t.110, c.1109). Lorsqu'il s'adresse au souverain, il remplace le terme traditionnel d' imperium ou de regnum par celui bien plus vivant d' Europa, qui consacre un nouveau mode de pensée géopolitique (De uniuerso, Praef.).

A côté de sa recherche d'une latinité savante, Raban laisse place à une curiosité certaine pour la culture humble: il accorde volontiers droit de cité au terme de la langue parlée paganus (De cler. inst., 1, 27; De uniuerso, Praef. altera, Ad Haymonem), qui se substitue aux termes classiques rustici/gentiles, car, selon ses propres termes pagi <sunt> conuenticula rusticorum (Excerptio, PL, t.111, c. 668). Afin de rendre ses injonctions pastorales plus claires, il traduit des termes un peu techniques par leur équivalent vulgaire: Magi

sunt qui uulgo malefici... nuncupantur (De magicis art., PL, t.110, c. 1097); Hi sunt qui uulgo mathematici dicuntur (ib., c.1098). Ce goût des realia perce également dans son encyclopédie (De rerum naturis: Burgos uulgo uocant, 16, 2; Hunc uulgu aureum solidum uocat, 18,1). Le sens du terme uulgu est clair pour Raban; il désigne la masse indistincte des habitants: Vulgu est passim inhabitans multitudo (16,4). Cela signifie qu'il a la volonté d'accorder par moment un laisser-passer culturel à la langue parlée populaire.

Naturellement, Raban, comme tous les potentes de son temps ne peut nourrir que des sentiments ambivalents à l'égard de la masse. Il lui arrive d'ailleurs de prêter l'oreille à un soupir d'agacement échappé au souverain: Vulgari tumultu caesis auribus circumseptus, se déclare Lothaire en 842 (Comm. in Ezech., PL, t.110, c.493). Mais la haute conscience de sa mission apostolique, qui le conduit à infléchir dans un sens réformateur plus sincère le programme des différents conciles qu'il réunit comme archevêque (Hartmann:1982), lui donne les instruments intellectuels nécessaires pour surmonter cette prévenance. Analysant à son tour (Borst: 1958) les origines babéliennes de la fragmentation linguistique du monde humain (De cler. inst., 3, 8; De uniuerso, 16,1), Raban tire les conséquences évangéliques de ce châtement divin en insistant sur l'obligation d'ouvrir aux barbares l'accès à la parole du salut (Linguis omnium gentium loquerentur <discipuli>, ut nulla illis gens extera, nulla lingua barbaris inaccessa uel inuia uideretur, De cler. inst., 2, 56). S'intéressant donc de près aux conditions concrètes de la communication chrétienne, il

décrit avec précision l'importance de la traduction ut ex his unaqueque gens et natio propriae linguae adminiculo intellectum sibi salubrem adtraheret, interpretando ac colloquendo sensum eundem canonicum propriis uerbis (De cler. inst., 3, 8). L'insistance sur les termes propria lingua, propriis uerbis (même si Raban suit Augustin et Isidore) prend un relief particulier.

En effet, ce sont tout d'abord les mots mêmes avec lesquels à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, en terres anglo- ou germanophones, les synodes et les conciles enjoignent aux prédicateurs d'instruire les fidèles illettrés (Lentner: 1963). Ensuite, nous avons tout lieu de croire que l'abbé de Fulda a presque constamment présent à l'esprit, en écrivant ces lignes, le vernaculaire de l'Est, puisqu'il lui arrive d'ajouter dans ses exposés des précisions inattendues sur la langue dans laquelle lui-même et ses destinataires s'expriment: omnes nobiscum linguae Latinae homines (De cler. inst., 2,8). Alors même qu'il copie mot à mot le De doctrina christiana, lorsqu'Augustin parle de lingua nostra (par opposition à l'hébreu et au grec), Raban précise id est latina (De inst. cler., 3,9). Ce modeste additif signifie que le rédacteur est attentif au contexte du IX<sup>e</sup> siècle, même s'il est à l'école du IV<sup>e</sup>: lingua nostra aurait en effet signifié ici pour les moines et les clercs de Germanie lingua theotisca.

Abbé ou archevêque, Raban n'ignore nullement la spécificité culturelle de son pays. Alors même qu'il s'apprête à démarquer le De catechizandis rudibus, il souligne dans la lettre de dédicace adressée à l'évêque Réginbald que son

troupeau est plongé dans une vie demeurée profondément païenne (De eccl. disc., Praef., PL, t.112, c.1191). Nous pouvons à présent nouer ce faisceau de données. Raban se juge autorisé à faire l'éloge d'une latinité purifiée parce que celle-ci se trouve hic et nunc libérée de toute contrainte formelle imposée par la nécessité d'instruire les illettrés. Quand Raban songe à ces derniers, il sait qu'ils représentent une masse imparfaitement christianisée dont la culture et la langue échappent encore tant aux normes littéraires qu'aux préceptes chrétiens. Il est donc décidé à faire les concessions langagières nécessaires en usant de la propria lingua du uulgus. Cela signifie qu'il lui faut alors sortir du domaine de la langue normée pour se jeter dans les errances de parlars buissonneux: mais c'est à cela que l'encourage Augustin dont il reprend les fameux préceptes sur le devoir impérieux de s'exprimer uulgi more en renonçant à l'integritas locutionis, de façon que la masse des fidèles puisse recevoir et comprendre le message évangélique (De cler. inst., 3, 30). C'est à la langue barbare des Germains, parce que justement elle n'a pour nom que theotisca, c'est-à-dire "populaire" (Baesecke, 1943; Weisberger, 1941), que se réfère avec sollicitude Raban.

4 - THEORIE ET PRATIQUE DE LA NOUVELLE **SCRIPTA**.

La transition de la langue populaire vers des normes qui la feraient rentrer dans la tradition civilisée est facilitée par sa mise en parallèle avec la langue hébraïque. Raban insiste d'un côté, c'est la règle, sur le caractère sacré de cette langue, sur l'utilité de sa connaissance et sur les bienfaits qu'a apporté à la science chrétienne le travail des traducteurs (De inst. cler., 3, 10). Mais par ailleurs, à l'occasion de son enseignement grammatical, il place, au moment d'enseigner les quantités syllabiques, l'hébreu sur le même plan que les langues barbares: In **el** productam barbara, ut hic Daniel, Michael, Gabriel... In **ar**correptam Latina et Graeca et barbara masculini et neutri generis, ut hic Caesar, hic bostar, hoc nectar, hoc calcar (Excerptio, PL, t.111, c.636-637). Cela ne l'empêche pas de rappeler dans un bref cours d'histoire littéraire que les Hébreux ont eu avant les païens (c'est-à-dire avant les Grecs) le goût de la poésie et du chant, même si ce dernier a revêtu chez eux des formes amétriques (Excerptio, c.666).

Il s'ensuit que pour un savant comme Raban, l'hébreu fut une langue barbare, mais qu'elle eut droit, grâce à sa fonction dans l'histoire du salut, au statut de langue écrite, et même de langue artistique. Etant donné ce qui est déjà apparu de l'état d'esprit du savant abbé par rapport à la langue barbare du peuple dont il a charge d'âme, on comprend que, par une sorte de proportion implicite entre les différents éléments de ces deux domaines culturels et linguistiques, à la fois

distincts dans le temps et proches dans la logique pastorale chrétienne, Raban dispose des moyens intellectuels qui lui permettent de consacrer le germanique comme langue écrite, et même comme langue littéraire.

Cette dernière étape est impliquée par d'autres prodromes dans l'oeuvre de Raban: il fait à plusieurs reprises usage du terme de cantilena (De eccl. off., 2,48; 3, 24) dont les connotations "modernes", tant en domaine roman qu'en domaine germanique, sont connues (Delbouille: 1982a, p.39; b, p.55). Dans ces conditions, la cohérence profonde entre la théorie implicite et la pratique créative de Raban devient nette. La promotion de la langue populaire (insistons sur ce sens de theotisca) au niveau d'un langage poétique que Raban intègre dans la tradition tant biblique de l'hymnologie que classique de la poésie alexandrine est rendue manifeste dans ses poèmes. Très fréquemment, en effet, dans les billets en mètres classiques divers qu'il envoie à ses collègues, l'abbé commente le sens des anthroponymes germaniques que portent ceux-ci, et part de leur étymologie pour faire leur éloge (Carmen 11, v.40-42; 17, v. 21; 19, v. 5; 32, v. 4-9, Ad Isanbertum presbyterum: Nomen, quo clarus dignus honore fias:// ferrum te fortem, clarum uirtute decorum// signant). La langue vernaculaire entre ainsi de plain pied dans l'aire de la civilisation, c'est-à-dire de la grammatica.

Je peux à présent me risquer à soutenir que Raban a beaucoup réfléchi au problème de la mise en grammaire de la langue populaire. Il s'est heurté au problème de la traduction en germanique de certains mots clefs de l'hébreu: Quae duo

uerba, amen et alleluia nec graecis, nec latinis, nec barbaris licet in suam linguam omnino transferre, uel alia lingua annuntiare (De univ., 5,9). Il a éprouvé la difficulté d'établir exhaustivement les règles d'une langue et s'est colleté avec la complexité des données (Excerptio, c.627; c.663): on se souvient que Charles n'avait pu obtenir que fût établie une grammaire du francique (Banniard:1990, chap.6). Il a très bien compris la distinction essentielle entre graphème et phonème (Excerptio, c.617). Enfin, au lieu de les éliminer comme inutiles à l'étude de la grammaire latine (et nous avons vu qu'il sait effectuer ce genre de tri), il s'est intéressé de près aux sons et aux lettres particulières au grec (Excerptio, c.617). Or certains de ces phonèmes (le chi notamment et le d ou le t spirants) sont caractéristiques du Vieil Haut allemand et certains des graphèmes apparaissent dans son alphabet (Item si fuerit t praeposita aspirationi pro Θ ponitur, Excerptio, c.617).

Il est donc logique de considérer que c'est sous l'influence active de son abbé que le scriptorium de Fulda est devenu au IXe siècle un véritable laboratoire où s'essayent les nouvelles graphies qui conduiront à l'élaboration d'abord d'une scripta, puis d'une grammatica de la langue vernaculaire (Bischoff: 1985, p.107). L'opuscule que composa Raban sur l'invention des alphabets n'est pas non plus à mon avis un simple appendice à une curiosité encyclopédique dénuée de buts pratiques. Dans son célèbre passage sur l'origine des runes (De inuentione litterarum), Raban rappelle que la famille des langues dont est issue celle que transcrit cet alphabet est

apparentée à la lingua theodisca que parlent ses compatriotes, avant de déplorer l'état de paganisme dans lequel vivent les locuteurs de cette dernière (Derolez: 1954, p.354).

Il ne s'en est pas tenu à l'exercice difficile, mais un peu distancié du grammairien et de l'érudit. Au contraire, son enseignement oral à l'intérieur du monastère a laissé, sous forme de longues listes de gloses où le latin est traduit en germanique (Steinmeyer: 1879), la trace et la preuve de son investissement personnel dans la conquête et la promotion de la langue populaire.

5 - **THEOTISCA ET VULGARIS LINGUA.**

Il est un peu tôt sans doute pour que Raban puisse promouvoir la langue vernaculaire de la Germanie au rang de langue littéraire digne de celle qui a légué les Artes liberales: il est l'initiateur, ou, si l'on préfère un médiateur entre deux stades de la culture (Fleckenstein: 1982) et c'est pourquoi je crois, contrairement à une opinion établie (Haubrichs: 1982, p.192) que l'archevêque de Mayence a, toute proportion gardée, autant travaillé qu'Otfrid à l'émergence de la culture germanique.

Il est, tout bien pesé, légitime d'affirmer qu'il y a un rapport harmonieux entre l'action langagière de Raban et son outillage mental. A la limite, même si rien ne nous était resté de ses travaux en langue vernaculaire, il aurait été licite de postuler ce fait qu'appliquant fidèlement les principes augustiniens, il s'est consacré à parler au peuple des illettrés, ce qui, à Fulda comme à Mayence signifiait adopter le germanique.

Son évolution mentale porte plus loin encore qu'il ne semble, en ce sens que la lingua theotisca reçoit de sa part une considération qui la rend progressivement apte à prendre un rang égal à celui des autres langues de culture. Les structures d'accueil à l'intérieur desquelles devient possible l'apparition d'une littérature germanique sont prêtes dans les esprits. En outre, l'élévation régulière du niveau intellectuel des clercs et des moines rend possible ce qui ne l'était guère un siècle plus tôt: créer et rédiger un "Donat germanique".

Les échanges entre la France de l'Est et la France de l'Ouest ne peuvent qu'inviter les intellectuels de cette dernière à aller plus loin dans l'acceptation culturelle, l'identification grammaticale et la promotion littéraire de leur propre lingua vulgaris.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

**PL**, Patrologie Latine de Migne. Les oeuvres de Raban y occupent les volumes 107-112.

**MGH, PAC**, Monumenta Germaniae Historica, Poetae Latini Aevi Carolini. Les poèmes de Raban sont au t.2 (éd. E. DÜMMLER, Berlin, 1984).

MANITIUS, M. (1965) Geschichte der Lateinischen Literatur des Mittelalters, t.1, Munich, (réédition).

DELBOUILLE, M. (1972) (Dir.) Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters, t.1, Heidelberg.

BAESECKE, G. (1943) Das Nationalbewusstsein der Deutschen des Karolingerreiches nach den Zeitgenössigen Benennungen ihrer Sprache, in Der Vertrag von Verdun 843, Leipzig.

BANNIARD, M. (1989), Genèse culturelle de l'Europe (Ve-VIIIe siècle), Paris.

--- (1990) , Viva voce, Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident Latin.

BORST, A. (1958) Der Turmbau von Babel. Geschichte und Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker, t.2, Stuttgart.

BISCHOFF, B. (1985) Paléographie de l'Antiquité romaine et du Moyen Age Occidental, Paris (trad. de l'édition all. de 1979).

BISANTI, A. (1985) Struttura compositiva e tecnico compilatoria nel libro III del **De inst. cler.** di Rabano Mauro, in Schede Medievali, t.8, p. 5-17.

BLUMENKRANZ, B. (1951) Raban Maur et Saint Augustin:

Compilation ou adaptation? A propos du latin biblique, in Revue du Moyen Age Latin, t.7, 1951, p. 97-110.

DELBOUILLE, M. (1982a) Tradition latine et naissance des littératures romanes, in Grundriss, p. 4-56.

--- , (1982b) Les plus anciens textes et la formation des langues littéraires, in Grundriss, p.559-621.

BRUNHÖLZL, F. (1982) Zur geistigen Bedeutung des Hrabanus Maurus, in Hrabanus Maurus, p. 1-17.

DEROLEZ, R (1954) Runica manuscripta, The English Tradition, Bruges.

FLECKENSTEIN, J. (1982), Hrabanus Maurus. Diener seiner Zeit und Vermittler zwischen den Zeiten, in Hrabanus Maurus, p.194-208.

HARTMANN, W. (1982) Die Mainzer Synoden des Hrabanus Maurus, in Hrabanus Maurus, p. 130-144.

HAUBRICHS, W. (1982) Althochdeutsch in Fulda und Weissenburg-Hrabanus Maurus und Ottfried von Weissenburg, in Hrabanus Maurus, p. 182-193.

HEYZE, E. (1969) Hrabanus Maurus' Enzyklopädie, De rerum naturis'. Untersuchungen zu den Quellen und zur Methode der Kompilation, Munich.

KNÖPFLER, A. (1900) Rabani Mauri De institutione clericorum libri tres (ed.), Munich.

KOTTJE, R & ZIMMERMANN, H. (1982) Hrabanus Maurus, Lehrer, Abt und Bischoff (Hergg von), Wiesbaden. En abrégé Hrabanus Maurus.

KOTTJE, R. (1982) Hrabanus und das Recht, in Hrabanus Maurus, p. 118-129.

LENTNER, L. (1963), Volkssprache und Sakralsprache, Geschichte

einer Lebensfrage bis zum Ende des Konzils von Trient, Vienne.

STEINMEYER, E. (1879), Deutsches Glossen, t.1, Berlin.

WEISBERGER, L. (1941) Die Entdeckung der Muttersprache im europäischen Denken, Lunebourg.

WOLFF, P. (1982) Les origines linguistiques de l'Europe (2), Toulouse.

Michel BANNIARD  
Professeur à l'Université de  
Toulouse-II.

**RABAN MAUR ET LES LANGUES VERNACULAIRES.**

**Erreur ! Source du renvoi introuvable.**